

Antoine Mortier et l'art lyrique



« Les flambeaux », 1945, huile sur toile

Sa belle voix de baryton résonne encore dans mes oreilles. Elle annonçait la délivrance d'une oeuvre ou célébrait un moment familial heureux. Les grands airs d'opéra, les negro spirituels, les chants grégoriens emplissaient l'atelier tout comme le séjour.

Mon père ne chantait qu'aux moments de bonheur et exprimait dans le chant ce qu'il avait de plus précieux au plus profond de lui-même, le souffle lyrique créateur.

Membre dès le début des années trente du Cercle choral Edouard Bauwens, il participe avec lui à plusieurs concours de chant en France. Parallèlement, il était devenu artisan fourreur et dès ses 18 ans, exerce dans d'illustres maisons bruxelloises dont celle de Natan dans laquelle il rencontra en 1936 son épouse, Emilienne Lempereur. Celle-ci y officiait en qualité de première couturière, chef d'atelier. Le soir, il suivait les cours de chant et de musique à l'Académie de Saint Josse-ten-Noode.

Réformé de l'armée suite à une grave opération chirurgicale, une attestation à l'intitulé du TRM confirme son engagement en qualité de choriste par la célèbre institution du 1er décembre 1940 au 31 août 1947. Son destin artistique se confirme tout jeune au contact des différents métiers d'artisan, son père est tailleur, sa mère est modiste de mode, son premier patron, entrepreneur staffeur. Ces métiers lui enseignèrent la force, la volonté, la perfection, l'exigence, la composition, la personnalisation de la pensée.

C'est en fréquentant le Théâtre royal de la Monnaie qu'il développe une de ses premières thématiques: la figure. La vie y semblait hors du temps, étrangère aux échos de la guerre comme dans un rêve. Il vit au travers des opéras les drames réels de la vie – la discorde, la jalousie, l'amour, la passion..., ceux de la religion, de la gloire mais lorsque sonne le couvre-feu, il doit regagner l'avenue des Celtes à Etterbeek où la petite famille entend, paralysée par l'angoisse, les V1 allemandes fendre le ciel.

Antoine Mortier retiendra picturalement de la Monnaie quelques moments essentiels. Il peint en 1942 "Marguerite", l'ouvrière de l'ombre qui coiffe les acteurs, les "Flambeaux" en 1945, quatre choristes en guenille ancrés sur le plateau de Thaïs de Massenet; il mémorise, dessine et redessine sa loge, campe les attitudes, celles des chanteurs, des musiciens, du chef d'orchestre, plus tard, le "Maestro" en 1984 dont la face correspond à un métronome. Le peintre en puissance enregistre les pulsions des actes des grands opéras, l'architecture du bâtiment, les coulisses, les états d'âme de chacun. Le directeur Corneil De Thoran lui achète un premier tableau et l'encourage à poursuivre dans la voie

picturale. C'est au TRM qu'il rencontre Paul Claudel, Arthur Honegger, Clara Clairbert, les ténors François Louis Deschamps, José Lens, les sopranos Yetty Martens, Geneviève Moizan, la basse Maurice De Groote et bien d'autres. L'anecdote retiendra également l'emprunt au TRM de costumes pour la participation des membres d'Apport 45 au cortège du mariage de Marc Mendelson, le 29 mai 1945.

Lorsqu'en 1947 il est licencié pour être rentré un jour en retard de Saint Idesbald, grisé de liberté alors que je faisais mes premiers pas dans le sable, c'est un premier rappel du destin.

Il use de cette inattendue disponibilité pour fréquenter ponctuellement les cours de modèle vivant d'Edgard Tytgat au Moulin de Linkedemaele à Woluwe Saint Lambert tout en reprenant ses services d'artisan fourreur chez Natan et d'autres et en se produisant début des années cinquante à l'Alhambra dans des opérettes.

Je n'oublierai jamais les résonances musicales de Beethoven, de Wagner, de Mozart, de Puccini, de Verdi qui venaient peupler le quotidien pour éduquer nos sens.

Antoine Mortier conserva fidèlement au fil du temps de multiples amitiés et n'abandonna jamais le chemin de l'Opéra royal de la Monnaie qui fit désormais partie de nos sorties privilégiées. Nourri de cette institution, mon père nous fit rencontrer entre autres, Maurice Huisman, André Vandernoot, grand amateur d'art, Jules Bastin, José Van Dam et, du parterre au pigeonnier nous fit assister à de nombreuses représentations dont celle en 1959 du premier ballet de Maurice Béjart, le contesté "Sacre du Printemps" de Stravinsky. Le 10 septembre 1989 Gérard Mortier, directeur de génie de la Monnaie de 1981 à 1992, récemment décédé, décida d'exhumer les souvenirs de cet ancien choriste à la suite d'une représentation de Falstaff. L'institution, accueillit alors dans les salons Maurice Kufferath du 7ème étage à l'occasion de la sortie de presse de la monographie du peintre, une sélection de ses oeuvres allant de 1940-1947. Cette manifestation scella définitivement une amitié discrète, sincère intergénérationnelle aux consonances familiales.



De gauche à droite : « Marguerite », 1942, huile sur toile ; « Les musiciens », 1949, huile sur toile ; « Peinture 52 » ou « le pianiste », 1952, huile sur toile ; « Le maestro », 1984, huile sur toile.

Françoise Mortier
Juin 2014